

Place de jeux

Septembre 2019, on pédale dans un pédalo en forme de cygne dans le parc d'Ueno, à Tokyo, sur l'étang naturel de Shinobazu, une étendue de nénu-fars bordée de cerisiers et de gratte-ciels.

Novembre 2019, on pédale dans un pédalo en forme de cygne sur le lac Taw Min, à Yangon, en Birmanie ; sur les rives, des immigrants chinois répètent en rangs serrés quelques mouvements de tai chi devant le restaurant The Golden Duck, tandis que des expatriés occidentaux grimacent en faisant du gainage.

Janvier 2020, on pédale dans un pédalo en forme de cygne sur le lac artificiel de Lumpini, à Bangkok ; il faut s'immobiliser et se taire à 18 heures précises lorsque les haut-parleurs du parc font retentir l'hymne national.

Février 2020, on pédale dans un pédalo en forme de cygne dans la capitale du Sri Lanka, sur le lac Beira, au pied de l'hôtel cinq étoiles Cinnamon, où lors des précédentes fêtes de Pâques, un jeune homme avait rejoint la salle du petit-déjeuner, s'était approché d'un buffet saturé de brioches françaises et de jus de fruits frais, pour y déclencher sa ceinture d'explosifs.

Mars 2020, on pédale dans un pédalo en forme de cygne en très mauvais état sur le réservoir d'eau de Gadisar, au sud de la citadelle de Jaisalmer, au Rajasthan. L'Inde enregistre alors son deuxième décès pour cause de coronavirus, le Taj Mahal est aussitôt fermé, les visas européens annulés, l'exportation de masques et de gants suspendue.

Ces installations sur lesquelles jouent vos enfants furent les vôtres lorsque vos parents vous emmenaient ici. Votre devoir est de leur enseigner comment préserver ce patrimoine, afin qu'ils puissent à leur tour le transmettre à leurs enfants.

Vous liriez ce message à l'entrée du Parc Victoria, à Nuwara Ellya, une petite ville d'altitude très prise jadis des colons britanniques. S'ils les ont mis dehors il y a trois générations, les Sri-Lankais ont tenu à chouchouter leur place de jeux: pas un mégot, pas un point de rouille, pas un bris de verre, un gazon presque vert, un toboggan à deux étages, une balancelle en osier, des tape-cul artisanaux et un marronnier planté en 1919 pour célébrer la paix.

Une paix toute relative quand surgit une cohue d'écoliers en uniforme emmenés par deux maîtresses, un sifflet autour du cou. Comme partout, les garçons monopolisent le toboggan et empêchent les filles de monter. Ils lancent des cailloux sur un vieux cabot qui ne bronche pas, il est habitué, il appartient à l'employé qui repeint en rouge l'armature des balançoires.

Lorsque les écoliers s'en vont, nos filles se retrouvent seules avec une petite Islandaise de 4 ans, en voyage avec ses parents depuis un an. Elle

s'appelle Aurora, « comme les aurores », précise le père, qui s'est fait tatouer ce prénom sur l'avant-bras. Il alimente une page Facebook, « Escape from daily life », il fait maintenant défiler ses photos, je retrouve le Cambodge, le Laos, la Birmanie, la Thaïlande, j'ai dans l'application Photos de mon téléphone les mêmes sauterelles grillées, les mêmes ponts de bambous, les mêmes processions de moineillons orange, les mêmes obus non explosés, les mêmes balançoires suspendues à des palmiers, les mêmes montgolfières au lever du jour et la même banderole affichée à l'entrée du Rocher du Lion à Sigiriya: « Détestez le virus, pas les Chinois. »

On est en février 2020. Le père d'Aurora me dit que les étudiants sri lankais de l'université de Wuhan seront rapatriés et mis en quarantaine près d'ici. Le gouvernement cherche à convaincre la population de ne pas paniquer, pour ne pas effrayer les touristes. Lui a téléchargé une application qui affiche en temps réel, pays par pays, le nombre de personnes infectées. Il me montre dans le *Daily News* une page entière consacrée aux distributions de masques à Phnom Penh, à la désinfection des avions de la compagnie Thai Airways, aux scanners thermaux de l'aéroport de Tokyo.

Le monde est une place de jeux.

On sort de chez soi, on a du temps libre, on est plus ouvert, plus poreux, on sourit aux inconnus, on cherche le contact, on demande où ils habitent, d'où ils viennent, ce qu'ils ont vu, s'ils ont aimé, combien ça a coûté, quel âge a le petit, ah, il est grand pour son âge, il va déjà à l'école?, on est une grande famille de gens loin de chez eux, on a l'adrénaline du toboggan, on s'invente une nouvelle vie dans une petite cabane, on va le plus haut possible, le plus vite possible, on découvre la transe de la balançoire, le vertige du tourniquet, on tourne, on tourne, plus vite, plus vite, c'est notre Grand Tour, celui des petits bourgeois aisés à qui l'on permettait de s'amuser dans les capitales européennes avant de se ranger, c'est le tour du monde en un après-midi, la conquête de l'espace, la ruée vers l'Est, le Pékin express. Le hamac est une balançoire. La plage, un bac à sable. Le voyage, un carrousel. On est retombé en enfance, sans la surveillance des grandes personnes, on se déguise en baroudeur, on achète n'importe quoi, on se déplace n'importe comment, on ne respecte pas les installations, on ne fait que passer, on loue pour quelques dollars des vélos trop petits pour pédaler en plein soleil,

des motos trop nerveuses pour rouler à trois sur la selle et sans casque, on se sent en sécurité, hardi et léger, on rajeunit, on est tout excité, même si on retrouve partout les mêmes aménagements, les mêmes caisses enregistreuses, les mêmes assiettes de frites, les mêmes toilettes homme et femme, les mêmes boutiques à souvenirs, la même balançoire, le même bac à sable, le même tourniquet, on racontera ses aventures avec une liberté feinte, on archivera les preuves de ses vertiges, on fera semblant, on fera comme si, on s'imaginera avoir rompu les lois de l'uniformité et de la monotonie.

Il y a l'odeur du gazole, du spray anti-moustique, de la terre ocre, encore chaude et humide en cette fin de mousson. On entrouvre une bâche, sur le côté du tuk-tuk, on discerne quelques vaches attachées chacune à un pieu, des charrettes à cheval et le vol inquiet des hirondelles dans un ciel gris. Le conducteur s'appelle Tim, il a trois filles mais préfère de loin s'en éloigner pour aller travailler, « elles sont encore trop petites, trop bruyantes », dit-il en se retournant. Il n'a jamais vraiment voulu être père. Peut-être parce que ses parents sont morts lorsqu'il avait 8 ans. Il a grandi « à la pagode », éduqué comme novice dans un monastère. Il gare son tuk-tuk devant une pharmacie, il s'excuse, il doit acheter une boîte de Doliprane, il a de la fièvre, il a si peur de l'épidémie de dengue, ce fléau sévit dans toute l'Asie du Sud-Est, beaucoup d'amis l'ont attrapé, ils s'en remettent avec peine, tous les hôpitaux cambodgiens sont pleins.

Ce même Tim nous fera visiter les temples d'Angkor, sans conteste l'une des plus belles places de jeux d'Asie, l'une des plus fréquentées aussi. Ce joyau de la civilisation khmère, *must* touristique des années 60 et ruine délaissée durant vingt années de guerre, figure cette année dans la « Liste des sites à ne pas visiter » publiée par le magazine *Fodors*, aux